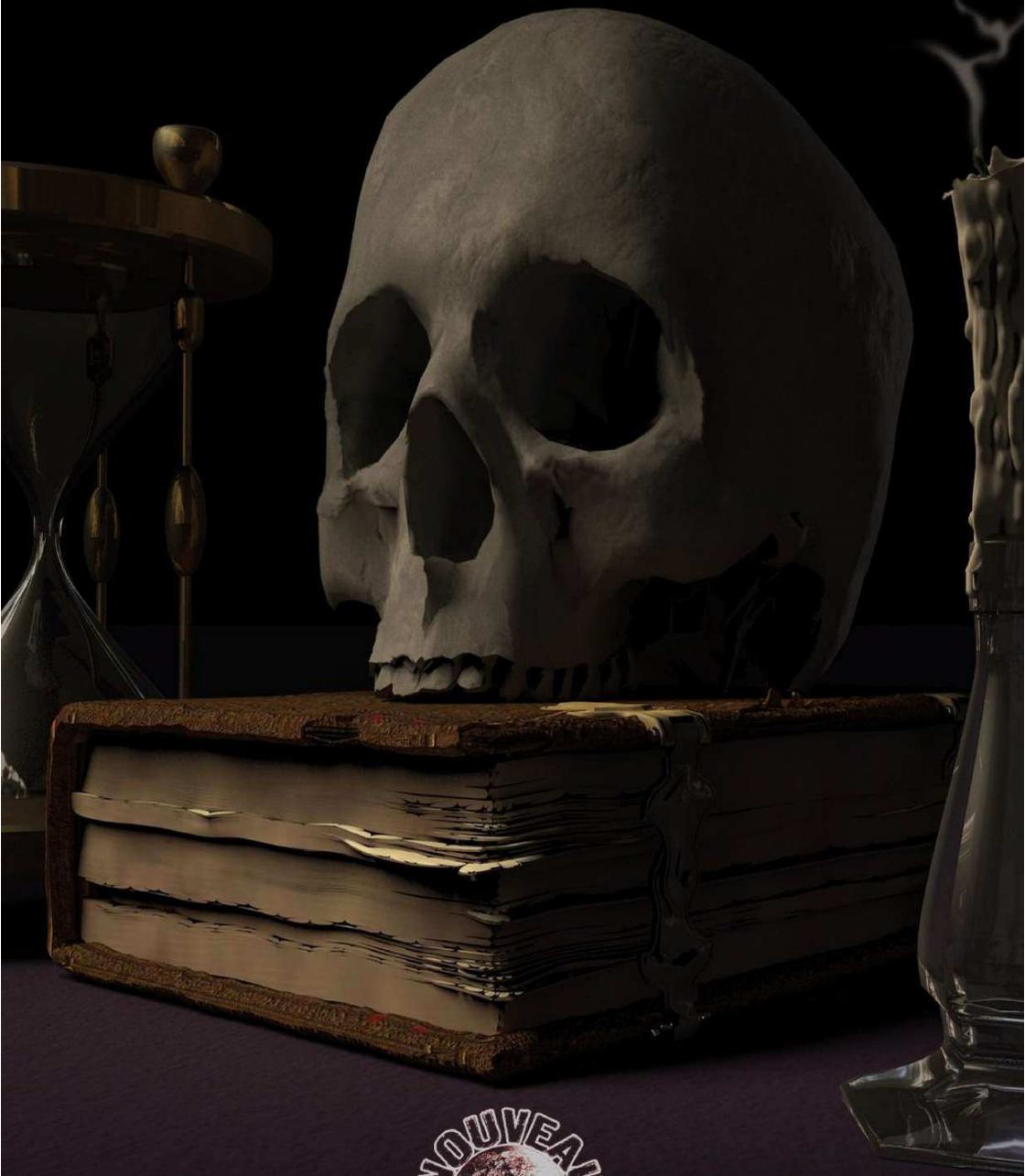


MORT CHRONIQUE

Une nouvelle de Francis ASH

*Une nouvelle parue dans
le numéro HS n°4 de la revue*





VI^e Tournoi des Nouvellistes

HORS-SÉRIE N° 4 - LIVRE 1 - DÉCEMBRE 2016

Mort Chronique



Francis Ash

<http://francis-ash.blogspot.fr/>

<https://www.facebook.com/profile.php?id=1822533169>

J'ouvre les yeux. Pour une fois, je ne suis pas tombé, quelque chose dans mon dos m'a retenu. Une clôture en bois, sur laquelle je prends appui pour me redresser. J'observe mes mains : pas de doute je suis un homme. Sans doute très gras si j'en juge par les doigts boudinés et le ventre énorme qui m'empêche de voir mes pieds.

Bien sûr, je ne suis pas seul. Je ne le suis jamais. Une grosse dame blonde au visage porcine me regarde, éberluée. Elle tient des lunettes de soleil à la monture rose criard en plastique. Elle me parle, mais je n'entends pas bien ce qu'elle dit, le vent souffle plus fort qu'elle. Il n'y a rien d'autre autour, sinon un pré inoccupé, de la terre et une couverture à motifs écossais usée jusqu'à la corde. Ils étaient en train de pique-niquer. Elle s'approche de moi, je ne comprends toujours pas ce qu'elle dit, mais la frayeur se lit sur son visage. Peu importe. Je n'ai pas

beaucoup de temps, je suis trop près du but pour me soucier des détails de ce genre maintenant.

Malgré le poids énorme que je dois animer, je me mets à courir. Le village est en haut de la colline. La masse grasseuse s'ébranle laborieusement, ses pas font résonner la terre. Pourquoi entends-je si mal ? Suis-je tombé sur un sourd ?

La chaleur est suffocante, le soleil frappe de toutes ses forces. À quelques dizaines de mètres, j'aperçois une vieille voiture à la carrosserie terne et rayée. Je fouille les poches de mon hôte. Enfin une bonne nouvelle : des clés. Le logo au losange ne trompe pas, c'est bien la même marque que le véhicule qui est stationné.

J'ai déjà le souffle court, comme si j'avais fait le marathon. J'ai dû parcourir moins de deux-cents mètres... Pourquoi a-t-il fallu que je tombe sur un tel pachyderme ? Je regarde derrière moi. La dame au faciès porcine n'a pas bougé, prise de court. Depuis combien de temps son compagnon n'a-t-il pas couru ?

Jeannine. Serge.

Allez, Serge, on se dépêche. J'espère que ta voiture avance plus vite que toi. Je suis désolé, tu as vu Jeannine pour la dernière fois.

Je m'engouffre dans la vieille Safrane bleu nuit. J'ai l'impression d'entrer dans un four. L'horloge affiche quatorze heures et cinquante-deux minutes. Disons que j'ai mis cinq minutes à arriver jusqu'ici, pour compter large. À quinze heures dix-sept, je passerai à quelqu'un d'autre.

J'enclenche la première et démarre en trombe, dans un nuage de terre séchée. J'espère que ce fichu patelin sera indiqué. Le plus petit village de la région, à peine

quarante âmes y vivent. Probablement beaucoup de personnes âgées, des gens en fin de vie. C'est une piètre consolation, mais je préfère savoir que mes prochaines victimes seront des vieux. Il aurait mieux valu une ferme isolée, perdue au milieu de nulle part. J'imagine qu'il en existe, mais je n'ai pas le temps de chercher.

La route grimpe fort, les suspensions couinent comme des porcs qu'on égorge. Je dégouline de transpiration, elle couvre mes yeux. La chaussée n'est pas bien large, heureusement qu'il y a des rambardes de sécurité. Un panneau m'indique le village de Pialé sous Roc. Trente-deux kilomètres... Il va falloir rouler très vite pour y arriver, je n'ai que vingt minutes.

Mon cœur palpite, je l'entends résonner comme un tambour. Tous les sons qui me parviennent sont étouffés, atténués. Pour le moment, Serge se tient tranquille, il me laisse les commandes de son corps. J'ai remarqué que moins je leur donne le temps de réfléchir, moins ils me posent de problèmes. L'astuce consiste à prendre l'initiative.

Voilà plus d'un mois que ça dure. Combien de cadavres ai-je semé dans mon sillage ? Je repense encore à cette pauvre gamine qui fêtait son sixième anniversaire, au milieu de sa famille et de ses copains. Il faisait beau, elle était dans la piscine gonflable quand j'ai pris possession de son corps. Pourquoi elle ? Pourquoi une proie si jeune ?

Le bitume défile. L'aiguille du tachymètre tutoie les cent-cinquante, alors que je ne devrais pas dépasser quatre-vingt-dix. Tant qu'il n'y a pas de gendarmes pour me forcer à m'arrêter, je me fiche bien du reste. J'aurais

cru que cette route de campagne serait plus sinueuse, mais jusqu'ici, je n'ai que de légères courbes à négocier.

L'image de la gamine me revient encore une fois. J'ai dû la faire sortir de la piscine et l'isoler, mais elle ne se laissait pas faire. Les enfants sont beaucoup plus difficiles à contrôler. Ils ne réfléchissent pas comme moi et, sous l'effet de la frayeur, ils deviennent hystériques. Ses parents ont tout de suite vu que quelque chose n'allait pas. La petite Merline courait comme une dératée, faisant trois pas d'un côté puis deux de l'autre. Je voulais l'emmener à l'intérieur, elle ne jurait que par la piscine et Romain, ce gamin roux avec ses grands yeux bleu roi.

Quinze heures et six minutes. Je n'ai pas pensé à regarder le compteur journalier au moment de partir, je ne sais pas quelle distance il me reste à parcourir. Si j'ai bien calculé, dans seize minutes Serge mourra, très certainement d'un accident de la route. Les lacets s'enchaînent, j'arrive sûrement près du Roc que mentionne le nom du village. La vieille Safrane n'apprécie pas le traitement auquel je la soumetts, ses pneus crissent autant qu'ils peuvent, la boîte de vitesse craque dès que j'y touche et je ne parle pas des suspensions. Je dois redoubler de vigilance pour ne pas emboutir les rambardes de sécurité.

Finalement, les deux parents ont immobilisé Merline ; elle hurlait à s'en arracher les poumons. «Maman, aide-moi maman ! Il y a quelqu'un qui me veut du mal !» Elle ne pouvait dire que ça. Je n'ai pas été capable de me faire oublier, je voulais l'aider à se calmer. J'avais mal et peur

pour elle, mais plus je me manifestais, plus elle s'agitait. Ils ont appelé les pompiers, qui sont arrivés très vite. La pauvre petite envoyait des coups dans son ventre, avec toute la force de ses bras d'enfant. Il a fallu la sangler. Elle demandait que je sorte d'elle. Moi aussi, j'aurais aimé. C'était la première fois que j'étais confronté à une telle réaction. J'ai fini par nourrir l'illusion que ça pourrait marcher, qu'elle pourrait m'éjecter hors d'elle. Peine perdue, évidemment.

Comme toujours, à la trentième minute, des maux de tête d'une violence incroyable lui ont vrillé le front. Ses cris sont devenus stridents, j'ai vu les pompiers reculer, sous l'effet de la surprise. Le sang s'est mis à couler de ses narines jusqu'à ses lèvres. J'ai eu aussi mal qu'elle, mais cela ne compte pas. Maintenant, j'ai l'habitude de cette douleur. Ses yeux dégoulaient de larmes et le dernier mot qui est sorti de sa bouche avant de décéder est «Maman.»

Puis plus rien. L'instant d'après, je hantais un nouveau corps, je ne sais plus lequel. Tout ce dont je me rappelle, c'est que je pleurais encore la petite Merline.

Sept minutes. Le village n'est plus qu'à dix kilomètres. Ce sera tout juste, mais je pense que ça suffira, en dépit des lacets et des têtes d'épingle qui s'enchaînent. Pourvu que mon idée soit bonne, mon Dieu, pourvu que cette fois, ce soit la fin ! Ça ne peut pas ne pas fonctionner. Je viens toujours hanter un corps qui se trouve près du précédent. Pas tout à côté, quand j'ai quitté Merline, je ne suis pas allé envahir un des pompiers. Mais j'étais dans la même ville.

Alors, si je me rends dans un village complètement isolé, et où il n’y a que quarante personnes à tuer, quand j’aurai fait le tour de cette population, je devrais enfin être libre. Disparaître de ce monde une fois pour toutes. À défaut de comprendre ce qui m’arrive, au moins j’arrêterai de causer la mort de tous les gens qui croisent ma route.

Deux minutes. Je n’y serai jamais à temps, bon sang ! Pourvu que je sois assez près. Serge n’a toujours pas réagi. Adieu Serge, merci pour le bout de chemin. Adieu à Jeannine. Voilà, ça commence. La douleur me vrille le crâne, comme un foret qui pénètre dans ma tête. Je peux la sentir, depuis les tempes vers le milieu du front. Je serre les dents, il faut que je tienne le plus possible. Jusqu’à la dernière seconde. Le sang coule depuis mon nez sur mes lèvres. La souffrance devient une brûlure, mes paupières se plissent. Serge crie, il a une voix moins grave que je l’imaginai. Ce n’est plus qu’une question de secondes, maintenant. Rien à faire, mes yeux se ferment. Un grand bruit sourd, je sens mon corps happé vers l’avant.

Plus rien.



Enfin, j’y suis. La dernière habitante de Pialé sous Roc. Je choisis de rester à l’écart, comme pour les trente-neuf autres. Je n’ai plus nulle part où aller. Elle se relève doucement, prenant appui sur son évier, abasourdie. Son réveil affiche douze heures quarante-huit. Elle était en train de se préparer une omelette. Je vais la laisser poursuivre le cours de son existence pour les ultimes minutes de sa vie.

— *Éléonore. Mairesse de Pialé sous Roc.*

– Enchanté, Éléonore. Moi c'est... Ou plutôt c'était Alaric. Alaric Pflsblöm, d'origine suédoise. Je suis mort le vingt-trois mai, il y a donc tout juste un mois et demi, si j'en crois votre calendrier.

– *Quoi ? Pourquoi ?*

– Je suis navré, Éléonore, je ne sais pas pourquoi je suis en vous. J'ai cherché à comprendre au début, mais je n'ai aucune piste, aucun élément de quoi que ce soit. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'on m'a assassiné. Une balle dans la tête, je pense. C'est sans doute pour ça que quand je passe d'un hôte à un autre, je ressens une telle douleur.

– *Pourquoi ? POURQUOI ?*

Elle claque sa poêle contre les grilles métalliques de la gazinière. Éléonore ne m'aime pas. Elle m'aimera encore moins dans une vingtaine de minutes. Je n'ai jamais demandé cela. Je n'avais pas envie de me faire assassiner, je voulais vivre ! J'avais une vie, une femme enceinte de sept mois, un métier qui me plaisait. Trente-quatre ans, voilà l'âge que j'avais.

Ce sont mes larmes qui coulent de ses yeux. Elle se regarde dans le miroir. Éléonore a de longs cheveux bruns, certains avec des racines grise. Son visage est crispé, ses lèvres blanchies par la tension qu'elle exerce sur sa mâchoire. Elle est plus jeune que les autres. La cinquantaine, je pense. Elle ferait mieux de se détendre, ça lui fera moins mal. Mais je ne m'en mêlerai pas, elle fait ce qu'elle veut. Elle part à la salle de bain, se passe de l'eau froide sur la figure. Maintenant, je ne vais plus parler, me faire oublier. Cela semble fonctionner, son visage se décontracte un peu.

Qu'est-ce qui m'arrive bon sang ? Fichue chaleur.

Oui, voilà un bon coupable : la chaleur. Elle finit son omelette et la mange avec appétit. Pas mauvaise du tout, merci pour ce dernier repas. Le temps de poser l'assiette dans l'évier, les douleurs débutent. Elle souffre, mais pas moi. Bon sang, cette fois je me sens presque bien. Au-delà de ces secondes de douleur physique, il y a la liberté. Enfin ce calvaire va s'arrêter. Je tue quarante-huit personnes par jour depuis un mois et demi. Je suis devenu un virus, une saleté qui s'insinue dans le corps de gens innocents. Je prends leur vie, laisse leur carcasse derrière moi pour recommencer.

Le sang coule. Les yeux d'Éléonore se ferment. Cette fois, je meurs pour de bon ! Adieu.



Quoi ? Comment est-ce possible ? Je suis dans le même village que tout à l'heure... Tout le monde est mort ! Mon regard est différent, plus perçant. Mon ouïe aussi me semble très développée. Impossible de communiquer avec cet hôte... Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle malédiction ?

Je bondis sur quelque chose, quelle étonnante agilité. On dirait... Mais oui, je vois le corps d'Éléonore, allongé par terre. Je saute encore et m'approche. Je sens que mon hôte va parler, enfin j'aurai un indice.

«Maôw».